

des Mycéniens (ougaritique, hittito-hourrite, babylonienne). Alors est soulignée l'analogie entre les affinités manifestes de Poséidon Hippios / Tauréos avec le cheval / le taureau et l'association de la royauté au cheval dans deux traditions non mycéniennes, l'une d'origine indo-européenne qui connote le cheval d'animal royal par excellence, magnifiant la puissance royale ou incarnant le souverain lui-même, l'autre, attestée au Proche-Orient, qui présente les dieux souverains sous des traits taurins. Il s'ensuit une étude comparative entre deux schémas liés au thème de la souveraineté divine et de la succession royale : celui de la « royauté par exclusion », présent dans le *Chant de Kumarbi* et dans la *Théogonie* d'Hésiode, d'où les homologues entre Anu / Ouranos, Kumarbi / Cronos, le dieu de l'Orage / Zeus, et celui de la « royauté par coexistence », présent dans la tradition mythologique ougaritique (le *Mythe des dieux gracieux*, le *Cycle de Ba'al*, la *Légende d'Aghat*, le *Cycle de Keret*), là le modèle des rapports entre le dieu-père El et son fils Ba'al est à rapprocher, selon Ch. Doyen, du couple Poséidon / Zeus dans le système religieux mycénien. Poséidon, apparenté à El en vertu de leur statut de géniteurs divins et de leurs affinités avec le taureau, aurait été un dieu ancien, père et roi des dieux et des hommes ; c'est lui qui aurait installé sur le trône divin Zeus, son fils, semblable à Ba'al en vertu de leur fonction de dieux de l'orage. Après le déclin du système palatial et les profondes mutations qui en ont découlé, l'autorité de Zeus serait devenue plus apte à répondre aux nouvelles valeurs sociales et politiques, Poséidon n'y trouvant plus sa place, ni le type de souveraineté qui était le sien. Le modèle binaire de la « royauté par coexistence » entre les dieux père et fils aurait ainsi été remplacé par un modèle ternaire de succession, d'assujettissement et de partage, lequel met en jeu Cronos comme père de deux, voire trois, frères inégaux, la triade des domaines impartis à Poséidon, Zeus et Hadès évoquant en outre les positions de Yam, Môt et Ba'al, telles qu'elles apparaissent dans le *Cycle de Ba'al*. — La « Conclusion générale » rejoint les chapitres précédents, mais contraint Ch. Doyen à des répétitions, car il y reprend les analyses ponctuelles et les questions principales de sa démonstration. Le lecteur pourrait même s'en passer, tellement le procédé est bien assumé tout au long de l'ouvrage. On pourrait reprocher, en fait, à l'A. de vouloir trop prouver – conséquence de la dominance de l'approche philologique peut-être –, alors que l'on souhaiterait une conceptualisation plus approfondie. On peut regretter, notamment dans les remarques qui concluent l'ouvrage, la trop grande quantité d'analyses de détail au détriment de synthèses éclairantes ; cela empêche une ouverture qui, à partir des points forts de l'ambitieux programme à l'origine de cette recherche, permettrait de jeter des ponts vers d'autres pistes. – Gabriela CURSARU.

Claude RAMBAUX, *La Genèse du judaïsme et du christianisme. Les faits et les problèmes dans leur contexte historique* (Collection Latomus, 332), Bruxelles, Latomus, 2011, 16 x 24, 448 p., br. EUR 72, ISBN 978-2-87031273-5.

L'ampleur du propos n'est pas seulement chronologique – plus de trois mille ans d'histoire –, ni seulement comparatif et contextuel – situer la formation de ces deux religions dans leur environnement et leurs enracinements –, mais aussi herméneutique, car l'A. entend rendre compte de l'émergence progressive de leurs spécificités et, ce faisant, discerner ce qui, d'étape en étape, d'influences, de convergences ou de compatibilités en résistances, manifeste l'essence de leur originalité. Le parti pris est cependant tout historique, fondé sur les principes, a priori non théologiques, de l'histoire des religions. C'est ainsi que, alimenté par une érudition considérable (2849 notes de bas de page ; 37 pages serrées de bibliographie), cet énorme travail, qui ne cède jamais aux facilités de la pure description et garde constamment en vue la nature et la finalité de son propos, donne un aperçu documenté et argumenté de la naissance du judaïsme puis du christianisme, en se fiant exclusivement aux vraisemblances et aux attestations que l'esprit critique appliqué au sens strictement littéral des textes, à l'archéologie et, à tout le bagage historique et scientifique accumulé par la science

historique des religions a élaboré. Pour ce qui est du judaïsme, on part des traditions patriarcales, qui en sont l'archéologie, et de son étape décisive, où Moïse établit la religion de YHWH. Après quoi, dans un contexte d'influences et de fluctuations relatives, on voit la religion évoluer, parallèlement aux autres, vers un certain monothéisme. L'espérance messianique, qui apparaîtra avec le premier Isaïe (VIII^e s. av. J.-C.), sera le premier trait d'originalité, relative (l'Égypte l'avait connu), mais endurent et finalement décisive d'un judaïsme qui, avec le Deutéronome (622 av. J.-C.), s'engagera dans un monothéisme théorique et exclusif d'un Dieu qui a élu son peuple, attestation devenue irréversible avec le Second Isaïe (milieu du VI^e av. J.-C.). Mais ce ne sera qu'avec Esdras, en 428 av. J.-C., avec l'établissement scriptural et, ainsi, canonique des Écritures saintes, qu'on pourra parler d'un judaïsme constitué, voire constitutionnel, bientôt exclusif à l'égard des étrangers, exclusion contre laquelle proteste d'ailleurs le troisième Isaïe. L'A. poursuit alors, de période en période, son tableau des progrès de la théologie et de la morale juives, en soulignant toujours les parallélismes, les analogies et les apports des religions, des sages et des philosophies environnantes, en soulignant aussi certains traits décisifs de l'anthropologie et de l'eschatologie juive, puis chrétienne, introduits à partir de Daniel (II^e s. av. J.-C.), notamment la promesse d'une résurrection individuelle assortie d'une rétribution finale. Et il décrit, à partir du pontificat de Jonathan, (160-143 av. J.-C.), la position des trois principales orientations religieuses internes au judaïsme, les sadducéens, les pharisiens et les esséniens, où se manifeste, dans la contradiction, le rejet ou l'excès, le bouillon de culture des valeurs qui se maintiendront assez largement jusqu'à l'avènement du christianisme. Pour ce qui est de Jésus et de la genèse du christianisme, l'A. part du principe qu'aucun des textes le concernant n'a été rédigé par un témoin oculaire et que les choses historiquement sûres à son propos sont très rares, le reste relevant de la Tradition et, donc, potentiellement, de la légende, de la surinterprétation, de l'innovation, voire de l'invention. L'A., tout empreint de la critique moderne et de ce que l'histoire des religions lui doit, fait clairement la distinction entre le Jésus de l'Histoire, qui n'est rien de bien plus qu'un prophète charismatique et eschatologique, sur quelques points en rupture avec la tradition juive, et le Jésus de la Tradition, celui que, selon l'A., peu d'entre ses disciples, mais surtout leurs suiveurs ont promu au rang de Messie, de Verbe et de Fils de Dieu, avec les conséquences théologiques que cela comporte. Aux yeux de l'A., le Jésus de la Tradition fut et est encore largement, voire définitivement, tributaire des fluctuations et des circonstances de sa Réception. À aucun moment, il n'est question du Jésus de la Foi chrétienne – le *quod ubique, quod semper, quod ab omnibus* de Vincent de Lérins ne saurait être qu'utopie pour la génétique des religions – ou, quand l'A. en évoque quelque chose, c'est pour n'y voir que les fondations problématiques qu'ont jetées les tenants du Jésus de la Tradition et les branlants échafaudages que leur ont appliqués les théologies spéculatives, souvent extrinsèques au message évangélique scientifiquement analysé. Pour l'A., Jésus, aux yeux de l'Histoire – et il ne voit pas de plus grande authenticité que celle-là –, fut un de ceux qui, prophètes, voulurent en revenir à l'essence du judaïsme et qui prêcha un monothéisme strict mettant en avant les valeurs spirituelles et morales qui découlent de la primauté de l'amour, de la compassion et de la nécessité du repentir. Perçu et reçu diversement par ses premiers disciples, diversité qui, selon l'A., ne met pas en cause l'essence de son message, Jésus a fait ensuite l'objet d'interprétations, de récupérations, de manipulations et de spéculations, inhérentes au contexte religieux, philosophique et politique des quatre premiers siècles de son ère, puis des suivants, qui ont conduit, notamment, à l'institution de l'Église, de sa théologie dogmatique (Incarnation, Trinité et, conséquemment, mariologie, etc.), de sa hiérarchie épiscopale et de tout ce – et de tous ceux – qu'elles ont réduits à leur autorité, liant ainsi la liberté de conscience et détournant le message évangélique de sa simplicité et de sa praticabilité. À vrai dire, comme le montre clairement la référence (note 2797, p. 397) à Alfred Loisy (« Jésus annonçait le royaume, et c'est l'Église qui est venue », dans *L'Évangile et l'Église*, 1904), l'Église et son histoire ne sont pour l'A. que captation d'héritage et détournement de sens. Aucune place, donc, dans cette étude, pour le

Jésus connu par la Foi, ni pour les instances de la conscience que la Foi a mises en œuvre, dans le passé et dans l'Histoire. Cette étude scientifique reprend ainsi, en renouvelant la bibliographie, deux cents ans de recherche concernant Jésus, hors de toute théologie dogmatique et en dehors de la Foi. On y retrouvera donc, en dehors du compendium historique de son propos, la confirmation d'une perspective qui entend situer le judaïsme et le christianisme dans l'histoire culturelle des religions et des sages, avec tout ce que cela permet de comparaisons, d'analogies, de différences significatives et de relativisations. On peut regretter qu'à l'heure des ordinateurs, ce livre très documenté ne soit pas doté d'un *Index nominum*.

J.-Cl. POLET.

André SAUGE, *Jésus de Nazareth contre Jésus-Christ. Tome I. La condamnation à mort*, Paris, Publibook, 2011, 14 x 22.5, 327 p., br. EUR 26, ISBN 978-2-7483-6800-0.

André SAUGE, *Jésus de Nazareth contre Jésus-Christ. Tome II. La fabrique du Nouveau Testament. Tome III. Restitution de l'enseignement de Jésus de Nazareth « Texte grec »*, Paris, Publibook, 2012, 14 x 22.5, 800 p., br. EUR 39, ISBN 97-2-7483-8058-3.

« Jésus de Nazareth est-il réductible à Jésus-Christ ? » Non, affirme l'A.. L'évangile de Luc comporte deux couches textuelles dont l'une est antérieure à la composition des évangiles. C'est un « mémoire » rédigé au début des années soixante pour la défense de Paul devant le prétoire à Rome. Ce texte « nous parle non du Messie ou du Fils de Dieu, mais de Jésus de Nazareth » (p. 16). Comment ce texte est-il devenu un évangile ? L'A. s'interroge sur ce qu'il appelle « La fabrique du Nouveau Testament » (seconde partie de l'ouvrage en faveur de Jésus de Nazareth). L'A. propose au terme de ce second parcours une restitution du texte primitif de l'évangile de Luc. Il essaie alors de reconstituer le *Mémoire* pour la défense de Paul de Tarse, les « archives » du christianisme telles qu'elles existaient au début du II^e siècle jusque vers 130 (p. 19). — Cet ouvrage compte deux volumes dont le second regroupe deux tomes. Ce n'est pas une étude exégétique mais une analyse linguistique, pointue, minutieuse des récits évangéliques « qui ont abouti à la crucifixion d'un homme appelé Jésus au terme d'une condamnation inique des autorités sacerdotales de Jérusalem ». Il n'est pas question d'un sacrifice, expression de l'amour de Dieu pour les hommes. L'A. en réexaminant les textes grecs émet l'hypothèse que les quatre évangiles ont été au sens propre « fabriqués » (cf. tome II). S'appuyant sur la linguistique du texte et les méthodes de la philologie classique, l'A. affirme que l'enseignement d'un certain Jésus de Nazareth « a fait l'objet d'une prise de notes en araméen par un disciple » que certaines circonstances de la vie de Jésus ont fait aussi l'objet d'une prise de notes et qu'un certain Silas a opéré, en les traduisant en grec de la *κοινή*, une synthèse des deux recueils écrits en araméen – synthèse qu'il est possible d'extraire de l'évangile dit de « Luc ». Une réécriture a permis de convertir Jésus de Nazareth en « messie, prêtre et roi ». Les conclusions de l'A. bouleversent radicalement les thèses actuelles définies par les Églises, notamment une prétendue Révélation, l'élection de douze hommes apôtres par Jésus de Nazareth qui n'a jamais été inspiré, la critique radicale de « l'institution sacrificielle et d'une Loi d' Alliance », etc. Faut-il signaler que des débats proposés par l'A. n'ont pas pu avoir lieu avec les autorités compétentes et officielles ? — Cet ouvrage, qui est le fruit d'un travail minutieux, est sujet à controverses par ses implications théologiques et constitue une remise en cause de la théorie dominante dite « des deux sources ». Pour l'A., Marc n'est pas la source de Luc et Matthieu en ce qui concerne les actes de Jésus de Nazareth. Celui-ci est « une sorte de rabbi thérapeute qui propose une réforme radicale du judaïsme, en mettant en cause les deux institutions constitutives : celle du Temple (ses sacrifices) et la loi mosaïque. Pour l'A. il y a beaucoup d'interpolations (le rite eucharistique par ex.), des constructions élaborées par la génération qui a suivi celle des premiers disciples. — On